

institution dont la mission est si relevée et si grande pour les jeunes générations, pour l'avenir du notre peuple; autour d'eux se pressait une jeunesse travailleuse, morale et dévouée que l'on aura toujours raison d'appeler l'espoir de la patrie. Après quelques paroles du savant Recteur, le secrétaire appela les noms des élèves promus au Baccalauréat; ce furent M.M. N. Cinq-Mars, A. Lachaine, G. Bourdages, J. Langlet, B. Routhier et A. Blais. On sait la rigueur et la sévérité des examens que l'élève doit subir pour arriver à réunir le nombre de notes nécessaires pour prendre ce premier degré. Il y a toujours beaucoup de concurrents; il n'y a qu'à très peu de vainqueurs. Félicitons ces messieurs.

Le dernier nom appelé l'a été avec une grande solennité: il s'agissait pour le corps universitaire, de conférer le grade de licencié en droit. M. Cosme Morissette, dont l'Ordre a annoncé l'admission au barreau à Montréal, l'hiver dernier, a reçu le diplôme de licencié, à part des épreuves qui font autant d'honneur à ses talents qu'à son travail ardent et continu. Les applaudissements de l'auditoire ont dû rendre glorieux notre ami; car la vraie gloire c'est l'unanimité du suffrage intelligent et libre, envers le mérite.

"Nous devons dire la même chose de M. Romuald Gariépy, qui a été licencié en médecine."

M. le professeur Aubry a fait alors un discours où nous avons admiré le naturel et la facilité du mot, la chaleur du débit, une manière riche et riche, et par-dessus tout ces principes vrais et solides, qui parent si bien les lèvres du savant. Son sujet était: Dignité du travail; — Nécessité des fortes études.

M. Aubry se fait comprendre de la jeunesse; il a de ces digressions où il se prend à réciter des pages entières de Bossuet, des aperçus de St. Augustin, des vers de Lamartine; c'est un tour habile pour se rattacher l'esprit de ses auditeurs.

On est heureux d'avoir une Université comme celle de Laval, des professeurs comme elle en a, et des élèves comme notre jeune population sait en fournir.

Après le discours du savant professeur, il y a eu un *Te Deum* chanté à la Cathédrale pour les deux institutions; la foule s'y est rendue. Dieu ne doit-il pas être au fond comme à la fin de nos actions?"

Eh! cette longue liste de solennités littéraires, que nous sommes loin de croire complète, se trouve couronnée par les examens des élèves des Frères des Ecoles Chrétiennes, à Montréal. On sait que c'est au Séminaire de St. Sulpice qu'est due l'initiative en ce qui concerne l'introduction dans ce pays de cette excellente classe d'instituteurs. Aujourd'hui ils ont de nombreuses écoles dans lesquelles une éducation religieuse, morale et pratique est donnée à des milliers d'enfants dont la plupart appartiennent aux classes les plus pauvres de la société. Presque toutes ces écoles sont gratuites ou à peu de choses près. Le nombre des élèves des écoles des Frères à Montréal, s'est élevé cette année au chiffre de 3572! L'annonce de ce fait, par M. le Supérieur de St. Sulpice, fut salué des plus vifs applaudissements, qui redoublèrent encore lorsqu'il dit que l'année prochaine ce nombre sera beaucoup plus considérable parce que l'on allait ouvrir de nouvelles classes pour donner admission à de nombreux enfants que l'on avait eu la douleur de refuser faute d'espace.

Ces examens furent divisés en deux séances, celle de lundi le 23 juillet pour les classes françaises, et celle du lendemain, pour les classes anglaises. La distribution des prix fut entremêlée de dialogues, d'exercices d'arithmétique mentale, et de musique vocale et instrumentale; des discours furent prononcés par M. le Supérieur de St. Sulpice, par M. le Surintendant et par M. Charron.

Petite Revue Mensuelle.

Cras ibi! Hodie mihi! N'en déplaise à Garibaldi et à la vieille Europe, nous allons cette fois-ci leur fausser compagnie, pour nous occuper un peu de ce qui se passe dans l'extrême Orient. La Chine et le Japon vont vous faire en partie, chers abonnés, les honneurs de la *Petite Revue*. A chacun son tour.

On sait que sa position géographique et la politique de la cour de Pékin ont, presque jusqu'à nos jours, complètement isolé la Chine du reste du monde. Les événements qui ont eu lieu, depuis 1839 surtout, ont venu clore brusquement son histoire et la lancer dans une ère nouvelle, l'âme propre national, poussé à l'extrême, aveugle les Chinois, qui ne considèrent les autres nations que comme des barbares, dont ils dédaignent la civilisation, les arts et l'histoire. Jalous des fruits innombrables d'un sol qu'une étonnante fertilité, une étonnante embrassant plusieurs climats, rendent propre à toutes les cultures, ils ne voient dans les étrangers que les habitants déshérités d'une terre ingrate, attirés chez eux par les richesses dont ils regorgent. L'unique objet de la politique des souverains chinois a donc toujours été, depuis la venue des européens, d'opposer une barrière infranchissable aux actes de rapa-

cie et aux violences, dont malheureusement, ces derniers se sont souvent rendus coupables.

Ce système d'exclusivisme a pu pour effet d'isoler, au physique comme au moral, cette immense contrée qui ne vit en quelque sorte que de sa propre substance et dont aucun élément hétérogène n'a encore développé la civilisation.

La vieille Europe est devenue le foyer brûlant d'idées qui donnent la fièvre aux nations et les jettent dans des conflits et des expérimentations d'où jaillissent de nouveaux et nombreux traits de lumière. L'Amérique, mise par la vapeur journallement en contact avec elle lui a fait écho; et elles marchent aujourd'hui de pair dans la voie du progrès. La Chine, elle, tout repoussé, et l'île chrétienne qui pouvait la régénérer et les arts et les progrès de l'industrie, qui la bordaient de toutes parts. Pendant plus de trois mille ans, elle n'a écouté que la voix de ses mandarins, de ses philosophes, qui toujours lui ont prêché la même morale, les mêmes devoirs. Elle a dévancé l'Europe de plusieurs siècles; l'Europe l'a dévancé à son tour.

En 1840, la Chine secoua sa torpeur vingt fois séculaire, au bruit du canon anglais, qui fit tomber les murs de Canton. Elle s'aperçut alors de son ignorance, et les préjugés dont elle était imbue commencèrent à disparaître. Tentera-t-elle aujourd'hui de rajeunir ses institutions en s'inspirant des idées qui dominent l'humanité? S'efforcera-t-elle de soutenir contre elles une lutte désormais impossible? En dépit de tout, la rénovation s'inscrit dans son sein, et l'envahissement de nos idées et de nos mœurs ne tardera pas à s'accomplir.

Les traités de paix conclus à la suite de cette guerre entre la Chine, d'un côté et l'Angleterre, les États-Unis et la France, de l'autre, de 1842 à 1844, devaient bientôt être rompus. Le joug imposé en quelque sorte aux Chinois, par ces traités, leur parut insupportable; aussi, vers la fin de 1858, prirent-ils le parti de le secouer; c'était cependant courir au devant d'une nouvelle défaite. Les deux puissances les plus intéressées combinant leurs moyens d'attaque, forcèrent bientôt les autorités de l'empire à demander grâce. Le 27 et le 29 juin 1858, le gouvernement chinois ouvrit, par de nouvelles conventions, des ports importants au commerce des alliés et permit l'exercice sans restriction de la religion chrétienne dans toute l'étendue de son territoire. Sa mauvaise volonté, à l'égard des européens, ne tarda pas néanmoins encore à se manifester. Fouant aux pieds les promesses faites à ce qu'ils appellent dédaigneusement des barbares, dès qu'ils ne sentirent plus la pression des armes des alliés, les Chinois se montrèrent plus intraitables que jamais. Une flotte de guerre anglaise, remonta alors le Pého, mais subit un échec sanglant devant les forts qui commandent les deux rives. C'est pour le venger que l'Angleterre et la France, dont les intérêts ont également été froissés, unirent aujourd'hui de nouveau leurs efforts pour mettre le chef de l'empire du milieu à la raison. L'expédition qu'elles ont organisée est formidable. Les événements qui vont se dérouler sur ce lointain théâtre, sont dignes d'intérêt. Autant que possible nous en informerons nos lecteurs. Chaque année doit ainsi désormais marquer un pas de plus vers la fusion des intérêts et des races dans ces contrées de l'Orient, destinées à subir enfin l'influence, sinon la conquête, des idées européennes.

Le Japon, en même temps que la Chine, attire aujourd'hui l'attention des gouvernements de l'Occident. Une seule nation de l'Europe, les Hollandais, y avait un pied à terre; mais les autres n'avaient pu, jusqu'à ces dernières années, y avoir accès. Les Américains, ces pionniers de la forêt et du commerce, après diverses tentatives infructueuses, réussirent cependant à y aboutir. Des navires de guerre, sous les ordres du Commodore Perry, vinrent mouiller en 1854, dans la baie de Jeddoh, et malgré la répugnance des Japonais, qui invitaient toutefois le commodore à se retirer, il n'en persista pas moins à vouloir négocier avec leur gouvernement. Les Américains avaient de nombreux canons; les Japonais durent mettre de côté les vieilles préventions et accéder au désir des nouveaux venus. Les résultats de cette expédition furent des plus favorables. Deux ports de commerce Simoda et Hakodate leur furent ouverts et permission leur fut accordée d'échanger leur or et leur argent et d'autres effets de commerce, contre des effets japonais. L'Angleterre s'empressa de profiter des mêmes avantages. Le 3 août 1858, Lord Elgin, notre ancien gouverneur, alors plénipotentiaire britannique en Chine, entra dans le port de Nagasaki, avec des présents destinés à Sa Majesté le Tycoon du Japon. Son séjour au Japon ne dura qu'un mois; mais dans ce court espace de temps, il put, comme les Américains, obtenir de l'empereur, pour son pays, les mêmes faveurs qu'il avait accordées à ceux-ci. C'est à Jeddoh, capitale du Japon, qu'a été conclu le 26 août 1858, le traité de paix et d'amitié, entre Sa Majesté la Reine Victoria et le Tycoon. Quelques jours après, Lord Elgin revenait à Shanghai.

Un royaume, qui a été à même d'apprécier leur caractère et leurs mœurs, vaut la politesse exquise des Japonais, et n'a pas cru leur faire une injure en les appelant les français de l'Orient. Ils viennent en effet d'en donner la preuve aux Américains, en leur rendant courtoisement la visite que leur a faite le Commodore Perry. Il est de même probable qu'un jour ou l'autre celle du Lord Elgin, leur revenant en mémoire, on verra, un beau matin, leurs pompeux ambassadeurs passer par les rues de Londres, précédés du collet indispensable, renfermant les compliments respectueux du Tycoon à Sa Majesté la Reine Victoria.

Les journaux de nos voisins sont remplis de récits des fêtes dont ces illustres visiteurs ont été l'objet. Nous comprenons aisément pourquoi on les a entourés de tant d'intérêt, depuis le moment de leur débarquement.